

Parlerai-je de l'attitude du Catholicisme en face des hommes qui gouvernent l'Europe ? Je ne sache pas qu'il fasse le mort (qu'on me passe le terme) en Suisse, à Cologne, en Pologne, en Irlande, en Belgique, en France. Je ne sache pas que la Papauté ait été abaissée dans l'opinion par la publication de ces négociations avec la Prusse, dans l'affaire des mariages mixtes, ni par la présence à Rome de ce Czar devant qui la moitié de l'Europe se taisait. Je ne sache pas que Robert Peel tienne si peu de compte de la catholique Irlande, ni M. Guizot (dans un discours récent) de l'épiscopat français. Il faut bien admettre que la Prusse, la Russie, l'Angleterre, la France, les pays libres comme les gouvernements despotiques, croient encore un peu que le Catholicisme est vivant.

On insiste pourtant. On dit : "Le Catholicisme est condamné à mort, car il est hostile aux forces vives de la société présente, hostile aux intérêts matériels comme aux intérêts moraux des nations, hostile à l'industrie, au progrès, à la liberté de l'intelligence, à la liberté politique, à la civilisation en un mot."

En vérité, les hommes qui répètent ces choses sont bien étourdis ou bien coupables ; car les faits sont là, et, on l'a dit, rien n'est tétu comme un fait.

Le Catholicisme hostile à la civilisation ! Mais qui donc a civilisé l'Europe ? Que voulez-vous ! il y a des gens qui s'imaginent apparemment que l'Europe s'est civilisée toute seule !

Le Catholicisme hostile à la civilisation ! Mais qui donc avait créé cette unité si vivante, qu'on nommait la Chrétienté ?—Qui donc, au contraire, l'a mise en pièces ? sinon le Protestantisme d'abord, puis le scepticisme, son fils légitime ?

On a fait un livre, et un bon livre sur la supériorité du Catholicisme comparé au Protestantisme dans leurs rapports avec la civilisation. Ce livre est concluant ; nous y renvoyons le lecteur sérieux. Mais qu'il reste à dire encore sur ce sujet !

T. FOISSET.

LA FÉODALITÉ.

La Chevalerie, comme on l'a vu, est de beaucoup antérieure à l'époque qu'on a généralement fixée pour sa naissance, et n'est-il pas évident, sans contredit, que cette grande institution a dû se former peu à peu ? Ne nous dissimulons pas cependant que c'est à l'organisation si puissante de la féodalité qu'elle dut sa force et sa splendeur.

Ce système a pour fondement la propriété exclusive du sol, et chaque membre de la société féodale, quelque petit qu'il soit, est un

propriétaire souverain : la terre est tout dans ce système. L'homme y est attaché, il a pris racine dans le rocher où s'élève sa tour. Nulle terre sans seigneur, nul seigneur sans terre. Il est classé, qualifié, par sa terre : il en suit le rang, il en porte le nom. Il la possède, mais il en est possédé ; les usages de sa terre le dominent, ce fier baron. Le système féodal est comme une religion de la terre.

Toute religion a sa langue sacrée. Ici c'est le blason : symbolisme d'orgueil en face du symbolisme chrétien. L'homme de la terre craint tellement d'être pris pour un homme sans terre, (grave injure au moyen âge. C'est la plus forte dont on ait pu salir le nom du plus mauvais roi d'Angleterre,) qu'il porte la terre avec lui peinte sur son écu. Le champ de l'écu sera noir comme la bonne terre labourée, vert comme l'herbe naissante, rouge du sang de ceux qui y toucheront. Quels animaux germeront dans ce champ d'orgueil ! des lions sans doute, des dragons, des aigles, des nôtres qui symbolisent le mélange des nobles familles.

Nulle forme de société n'a laissé plus de haine que le monde féodal, plus de rancune dans le peuple. L'antiquité, sans nul doute, avait été plus dure ; de l'esclavage au servage, au villenage, le progrès est sensible. Mais la féodalité fut insolente, pleine de morgue et de dédain. Le blason seul eût provoqué la haine : ces figures de bêtes féroces, ces lions, ces léopards, ces aigles, ces griffons, ces vautours, semblaient de muettes menaces où triomphe l'orgueil du guerrier. Les formules expliquaient les symboles : "Le seigneur enferme le manant sous portes et gonds, du ciel à la terre. Il est seigneur dans tout le ressort, sur tête et col, vent et prairie ; tout est à lui : forêt chenue, oiseau dans l'air, poisson dans l'eau, tête au buisson, cloche qui roule, onde qui coule..." Tel était strictement le droit féodal ; mais l'Eglise, protectrice des masses, intervint en leur faveur ; et ces fiers barons, ces tyrans, furent, dans la pratique, souvent faciles et débonnaires.

G. EYSENBACH.

LE TIGRE.

Dans le désert de Kalagari, dans l'espoir de trouver de l'eau, je marchai environ une heure, dit M. Paul Juillerat.... Au moment où, après n'être désaltéré avec délices, je me disposais à revenir sur mes pas et à annoncer à la caravane assoupie ma précieuse découverte, à une portée de fusil de la source où je venais de me rafraîchir, et du côté opposé, j'avisai un tigre de la plus belle venue.